

Rétrospective

# LE ROMAN DE *Serge Gainsbourg*

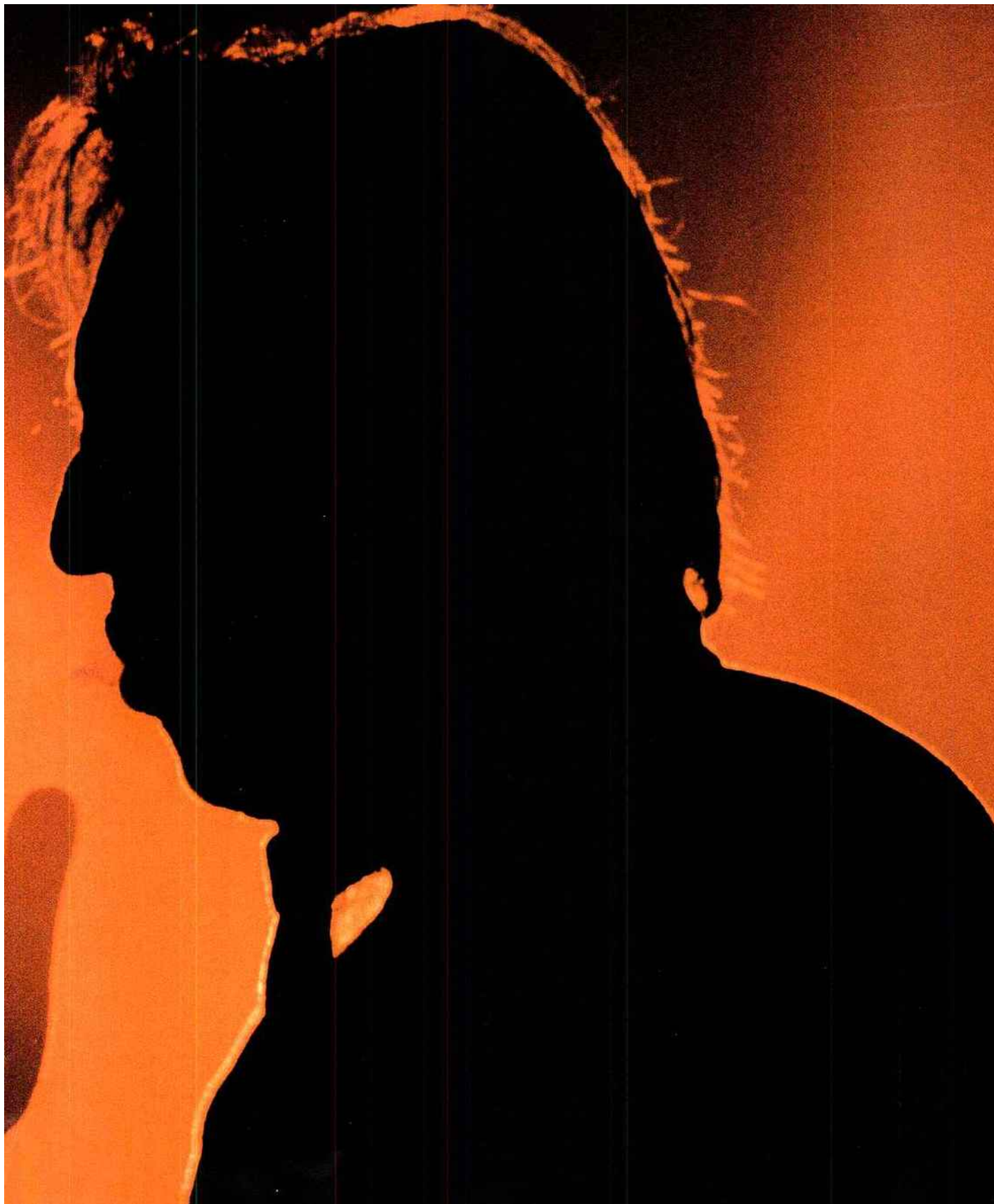
La Cité de la Musique consacre au dandy et poète de génie sa première rétrospective. L'occasion de redécouvrir un artiste éclectique et secret.

Par Pauline Sommelet

**G**ainsbourg en kaléidoscope. Le mot lui-même lui aurait plu, lui qui affectionnait les sons précieux, les rimes en « ix » ou en « ex », réminiscences des sonnets calibrés avec des soins d'orfèvres par Baudelaire, Nerval ou Lautréamont. La scénographie imaginée par Frédéric Sanchez, forêt de piliers sonores aux parois constellées de vidéos et de photos, ressuscite les 1 001 visages de l'homme à la tête de chou. Son alter ego de bronze est là lui aussi, centaure végétal sculpté par Claude Lalanne. « L'image du double est permanente dans sa création, relève Frédéric Sanchez, commissaire de « Gainsbourg 2008 ». Face à une œuvre aussi protéiforme que la sienne, il était plus judicieux de démultiplier les points de vue afin que chaque visiteur puisse retrouver « son » Gainsbourg ». À commencer par ce collectionneur compulsif, amoureux de Paul Klee, dévoreur de manuscrits autographes et de livres rares. « Le parcours est divisé en quatre parties, dont la première s'intitule « La période bleue », poursuit Frédéric

Sanchez. Un éclairage inédit sur les années de formation durant lesquelles Serge rêve de peinture avant de brûler toutes ses toiles. Quand j'ai rencontré la famille, Jane Birkin et Charlotte Gainsbourg, pour préparer l'exposition, je leur ai expliqué que je voulais montrer un artiste total. Elles m'ont alors ouvert les portes de la rue de Verneuil. »

Dans cet antre aux murs noirs et aux fenêtres de cristal, un chemin de croix dédié à Marilyn rythme la montée d'escaliers, un écorché qui faisait peur à Charlotte, enfant, voisine avec des insignes de police, trophées récoltés lors des nombreuses descentes de Gainsbarre chez ses amis les flics. « Je n'avais pas le droit d'y toucher pour ne pas déranger les harmoniques », dira plus tard Jane Birkin de ce cabinet de curiosités illustrant à merveille l'adage de Baudelaire, « Le beau est toujours bizarre ». Metteur en scène de sa propre vie, du couple romantique et bohème qu'il forme avec l'actrice anglaise, de sa famille à travers sa fille Charlotte et le controversé *Lemon Incest*, c'était surtout un esthète en quête d'art total, qui ne souffrait pas de la médiocrité. Témoin sa vocation de peintre,



née au berceau chez le fils de Joseph et Olga Ginzburg, couple d'immigrés russe et juif. En esquissant ses premiers dessins, celui qui s'appelle encore Lucien écoute le piano de son père, musicien dans les cabarets de Pigalle. Ce natif de Kharkov, débarqué en 1921 dans la capitale, vénère Stravinsky, Ravel, ou Gershwin et sa *Rhapsody in Blue*: « Presque un symbole de l'œuvre à venir de son fils, souligne Frédéric Sanchez, la rencontre de plusieurs univers, en l'occurrence celui du classique et du jazz. En voyant "Picasso et les maîtres" au Grand Palais, j'ai pensé à Gainsbourg, ce mélodiste pique-assiette qui réutilisait tout, de Chopin au musicien africain Olutundji Babatunde ». Picasso? Lucien veut être Francis Bacon ou rien. Il étudie, auprès d'André Lhote et Fernand Léger, la peinture, qu'il place au-dessus de tout, contrairement à la chanson, cet art mineur méprisé par son père.

Pour gagner sa vie, Lucien commence lui aussi à jouer à l'arrière des dancings, entre Paris et Le Touquet. Pour cet adolescent complexé et timide, le piano offre une armure. Au cabaret des Trois Baudets, il découvre Boris Vian et « sa présence hallucinante ». Pourquoi ne pas tenter sa chance puisque, comme il le confiera plus tard à Denise Glaser, tout reste à faire dans la chanson? « Il faut chanter le béton, les tracteurs, le téléphone, l'ascenseur... Dans la vie moderne, il y a tout un langage à inventer. » Lors de ses premiers concerts dans les années 1960, Gainsbourg chante *Le Poinçonneur des lilas*, peu à l'aise sur scène, presque

agressif. Il se forge une réputation de chanteur à texte exigeant et cynique, limite misogynie.

En réalité, ce noctambule aux allures de prince russe a déjà connu les vertiges de l'amour fou. Il en est à son deuxième mariage, avec une belle bourgeoise surnommée « la princesse Galitzine », jalouse comme une tigresse, dont il aura deux enfants, Natacha et Paul. Sa première épouse, Élisabeth Levitsky, restera sa maîtresse toute sa vie. Les femmes résistent rarement à son charme. Il aura les plus belles, de Bardot à Bambou en passant par Jane Birkin, avec laquelle il

sublimes, sculptés par un poète perfectionniste. Sens de la formule, élégance étudiée, Gainsbourg le dandy s'affiche, Oscar Wilde des seventies auquel Jane Birkin a fourni sa panoplie: cheveux longs, barbe de trois jours, souliers de cuir blanc Repetto et blazer cintré. En chanson, il tient ses promesses et inscrit les « bam », « wizz » et autres « cheba » dans des compositions syncopées et mélodiques à la fois. « C'est l'un des pères fondateurs du punk. Il a inventé une culture pour une tranche d'âge qui n'avait pas encore droit de cité à l'époque: l'adolescence », souligne

Arnaud Viviant.

À la fin de sa vie, le provocateur dévoré par l'alcool a brouillé les pistes, mais les nombreux chanteurs étrangers qui se réclament de lui aujourd'hui ne s'y sont pas trompés. « C'est un pape de la chanson, dit de lui son amie Françoise Hardy. Il a intégré les influences anglo-saxonnes, et coupé l'herbe sous le pied à tous ceux qui venaient après lui ».

À l'heure où il entre

au musée – ce qu'il aurait sans doute adoré, il nous reste de Gainsbourg cette façon vertigineuse de jongler avec les mots, cette grâce qui habitait son regard et son visage de faune, cette « pudeur des sentiments maquillés outrageusement ». Et des chansons immortelles. •

VOIR « **Gainsbourg 2008** », Cité de la musique, jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 2009.

LIRE « **Gainsbourg vu par Arnaud Viviant** », Hugo image (2008), 25 euros, et l'incontournable « **Gainsbourg** », par Gilles Verlant, Albin Michel (2001), 30 euros.

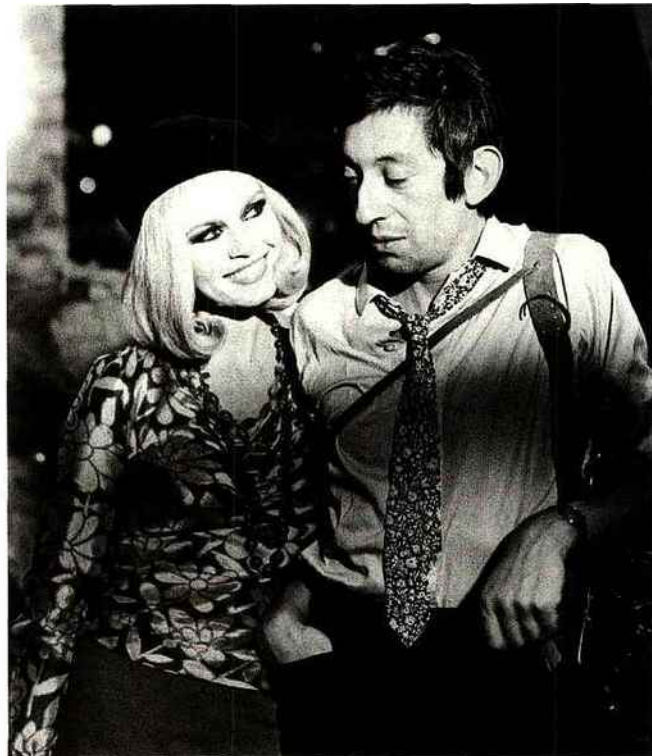


COUPLE STAR

Avec Jane Birkin, rencontrée sur le tournage du film « Slogan », Gainsbourg forme, pendant dix ans, un couple bohème et ultra-médiatisé.

endosse tous les rôles, pygmalion, réalisateur de cinéma, père de famille. Avec elle, il réenregistre *Je t'aime moi non plus*, le tube que Bardot n'a pas osé. Sorti en 1969 (année érotique !), le titre transforme le couple en icône de la libération des mœurs. « Je sais que l'amour physique est sans issue », y chante pourtant un Gainsbourg habité par une quête éperdue de sens.

« J'ai retourné ma veste le jour où j'ai vu que la doublure était en vison ». Alors va pour les tubes en face A, le premier avec France Gall chantant *Poupée de cire, poupée de son* à l'Eurovision. Face B: des textes



### UN HOMME À FEMMES

En janvier 1964, Serge Gainsbourg épouse (en secondes noces) Françoise Panrazzi, dite la Princesse Galitzine (ci-dessus à gauche). De Brigitte Bardot à Jane Birkin (ci-contre avec Charlotte bébé et Kate Berry) jusqu'à Bambou (ci-dessous), il fut un grand séducteur. En bas, à gauche, « Charlotte for ever », un film qui fit scandale.



© RAVAGANNA, DAL MASSIPA, BOTTISTILLS/GAMMA, RUE DES ARCHIVES (2), FAUXSIPA

## BAMBOU : "EN PARTANT, SERGE M'A LAISSÉ UN ANGE, LULU"

LULU, LE FILS QUE SERGE GAINBOURG A EU AVEC BAMBOU, A AUJOURD'HUI 22 ANS. IL VIT À BOSTON OÙ IL ÉTUDIE LA MUSIQUE. EN AVANT-PREMIÈRE, EXTRAITS D'UNE CONVERSATION SUR SERGE, AVEC SA MÈRE, À PARAÎTRE LE 23 OCTOBRE DANS « MÈRE & FILS, CE QUE JE VOUDRAIS TE DIRE... »\*.

**BAMBOU** « Serge pensait que Lulu allait faire de la musique, donc il lui avait acheté ce piano, bien avant qu'il ne sache jouer... trois ans avant. Apparemment, il devait sentir certaines choses. D'ailleurs, quand il est mort, je suis allée rue de Verneuil. J'ai laissé Lulu ici parce que c'était le soir. Je n'avais pas eu de nouvelles de Serge, alors je suis partie. Je ne suis rentrée que le lendemain : je n'ai pas eu le besoin de le dire à Lulu, il avait compris. Il était resté toute la journée avec Anna, sa nounou, et Vicky, ma sœur. Il s'était mis au piano et il avait retrouvé à l'oreille ce que son père lui jouait : *Popeye*, *Les Trois Petits Cochons*... Quand je suis revenue, il m'a dit : « Écoute, maman ! » Et il m'a tout joué. [...] Et toi, Lulu, où en es-tu avec Papa ? [...]

**LULU** « Moi, ça ne me gêne plus. J'ai passé le cap. Peut-être qu'inconsciemment, ça atteint quelque chose, mais, maintenant, il faut vivre de l'avant. Ça fait quatorze ans, j'ai peu de souvenirs d'enfance... Ce sont des images que j'ai dans la tête et ce que maman m'a raconté, juste des images... Je me souviens qu'on a vécu rue de Verneuil pendant quelques mois. [...] Je me souviens que tous les soirs, avant de dormir, je matais un Disney ».

**BAMBOU** « Avec papa, oui. »

**LULU** « Il y avait un immense écran ! À l'époque, on n'en trouvait pas partout ! »

**BAMBOU** [...] « Un an avant que Serge ne s'en aille, je m'inventais des boulots qui n'existaient pas, le week-end, pour qu'ils aient des tête-à-tête tous les deux [...] entre mecs [...] et quand Lulu revenait, il me disait : « Ah, c'était bien chez papa ! Je veux y retourner ! [...] Serge l'amenait à l'école le lundi matin et à toutes les rentrées scolaires. »

**LULU** « Plus tard, le fait d'aller à l'école en taxi, ça me saoulait... C'est un des trucs qui m'a beaucoup pris le chou parce que j'avais envie d'être avec mes copains, de prendre le métro comme tout le monde, d'aller à l'école comme tout le monde. » [...]

**BAMBOU** [...] « Je n'avais pas le choix... On a essayé de t'enlever [...] Il s'était passé la même chose pour Charlotte [...] Elle avait quoi ? 12 ans. » [...]

**BAMBOU** « Je dirais de Lulu que c'est le plus beau cadeau



**AIR DE FAMILLE**  
Lulu, le fils que Serge Gainsbourg a eu avec Bambou, assis au piano familial.

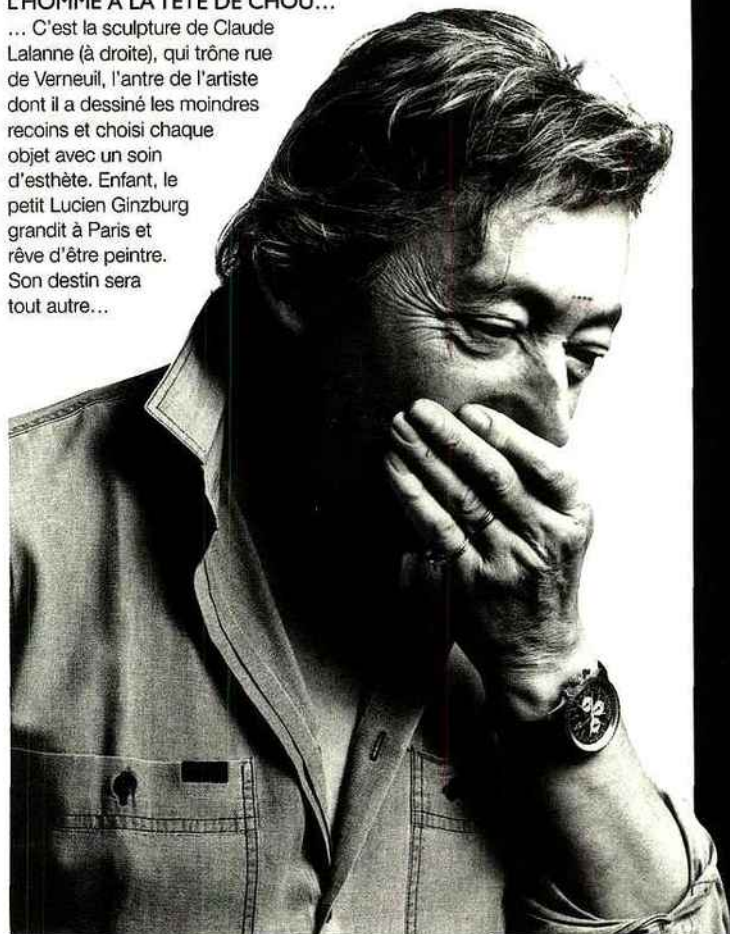
de ma vie. Serge m'a laissé un ange. En dehors du fait qu'il m'a sauvé la vie, il m'a laissé un ange... Lulu a un cœur grand comme celui de son père. Il me fait beaucoup penser à Serge, d'ailleurs. Il tient beaucoup, beaucoup de son père. » •

\*Par Ariane et Béatrice Massenet,  
288 p. Éditions Aubanel, 29,95 euros.



### L'HOMME À LA TÊTE DE CHOU...

... C'est la sculpture de Claude Lalanne (à droite), qui trône rue de Verneuil, l'ancre de l'artiste dont il a dessiné les moindres recoins et choisi chaque objet avec un soin d'esthète. Enfant, le petit Lucien Ginzburg grandit à Paris et rêve d'être peintre. Son destin sera tout autre...



© MICHEL REUSS, RUE DES ARCHIVES, CLAUDE GASSIAN, CARPE GILLES/GAMMA, DR. (2)